Les Couturières.





LES COUTURIÈRES,

OU

LE CINQUIÈME AU-DESSUS DE L'ENTRESOL,

TABLEAU-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Marc Antoine Madeleine PAR Charles Nombret, known as,

MM. DÉSAUGIERS, SAINT-LAURENT ET ***; Saintine

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 11 novembre 1823.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

Mlle GERVAIS, femme de soixante ans, maîtresse couturière	Mme Barroyer.
Mlle HÉLOISE, première ouvrière	Mlle Pauline.
Mlle ADÉLAIDE, deuxième ouvrière	Mlle Aldegonde.
Mlle THÉRÈSE, jeune fille en apprentissage	Mlle Jenny-Vertpré.
Mlle AUGUSTINE,	Mlle Mélanie.
Mlle VIRGINIE, Mlle Flore, Mlle CLÉMENCE, Et autres, — de même en apprentissage (personnages muets).	
Mme DUPONT, sous le nom de Caroline, autre couturière	Mme Lepeintre.
DUPONT, sous le nom d'Adrien	M. Lepeintre.
AUGUSTE, élève en droit	M. Arnal.
FÉLIX, élève en pharmacie	M. Alfred.
HIPPOLYTE, amant de Thérèse, garçon bijoutier	M. Vernet.
LE PROPRIÉTAIRE, personnage non visible.	

La scène est à Paris, rue du Petit-Carreau, au sixième étage, dans une chambre mansardée.

Le théâtre représente un atelier de couturières; deux fenêtres dans le fond, ayant quelques vitres en papier; des guimpes, des collerettes, des bas y sont pendus à des cordons, pour sécher; deux miroirs cassés sont accrochés à des clous au mur. Plusieurs tables sont couvertes des ustensiles accoutumés, comme étuis, ciseaux, pelotes, patrons, etc., etc.; des fers chauffent sur les fourneaux; des chaises communes sont placées sans ordre. La porte d'un cabinet est sur le troisième plan, à gauche du public; celle d'entrée, sur le troisième plan, à droite; dans le fond, des robes suspendues à des porte-manteaux.

SCÈNE I.

Au lever du rideau, toutes les Couturières sont occupées à différents ouvrages, et dans le plus simple négligé; l'une blanchit, l'autre repasse, l'autre coud, l'autre plisse, etc. HÉLOISE essaie une robe; elles ont toutes des papillotes à leurs cheveux.

CHOEUR.

Air : Avant d'y penser (de Jocrisse aux enfers).

Cousons,
Blanchissons,
Repassons,
Et plissons;
A Marbœuf, ce soir, forçons
Tous ces
Beaux objets,
A jockeys,
A laquais,
D'envier nos atours coquets.

HÉLOÏSE.

Nos rob's d'hiver et d'été
N'ont rien de ce que l' monde admire,

1838

Mais l' plaisir et la gaîté
N' sont pas toujours sous l' cachemire.

CHOEUR.

Cousons, etc.

ADÉLAÏDE.

DEUXIÈME COUPLET.

L'aut' jour, des messieurs m' juraient
Que, malgré leur bell' voiture,
Bien des grand's dames paieraient,
Pour avoir ma p'tit' tournure.

CHOEUR.

Cousons, etc.

THÉRÈSE, tirant les cartes; elle se tient seule et à l'écart dans un coin.

Dix de trèfle, amour; bien... as de cœur, réussite... encore mieux. Allons, v'l'à qu' tout est gâté par ce vilain sept de pique.

ADÉLAÏDE.

Voilà toujours mon fichu repassé.

(Elle va à la fenêtre voir si les bas sont secs.)

HÉLOÏSE, travaillant à une robe.

Augustine, voyez bien si les biais ne godent pas quelque part, avant de mettre les poignets aux bouffants.

AUGUSTINE.

Non, mam'selle; et, quand vous aurez un peu échancré les entournures, elle vous ira comme un cœur.

ADÉLAÏDE.

Comment donc encore que vous appelez cette couleur-là ?

HÉLOÏSE.

Flamme de punch, ma chère; c'est la couleur reçue dans la meilleure société. J'ai vu, hier, une danseuse de la Porte-Saint-Martin, qui en avait une toute pareille.

ADÉLAÏDE, regardant à la fenêtre.

Allons, encore ce petit surluméraire du cintième en face, qui nous regarde à travers les vitres!

HÉLOÏSE, se levant.

Il ne fait pas d'autre métier, ma chère! Que ces petits jeunes gens sont donc ennuyants, avec leur chose de vouloir tout voir!

(Elle ferme la fenêtre.)

THÉRÈSE.

Oh! ça, c'est bien vrai.

HÉLOÏSE.

Un surluméraire, encore!

ADÉLAÏDE.

Mais quand donc aussi que ces rideaux reviendront du blanchissage?

AUGUSTINE.

Dame! il a tant plu cette nuit; ce n'est pas fait pour sécher le linge.

HÉLOÏSE, à Adélaïde.

C'est vrai, ma petite, que tout-à-l'heure encore ça tombait...

THÉRÈSE, toujours à ses cartes.

Oh! ça s' racc'mode.

AUGUSTINE, qui est allée à la croisée voir si les bas étaient secs.

Mesdemoiselles! mesdemoiselles! v'là l' ciel qui est bleu sur la cheminée du coin de la rue Poissonnière.

HÉLOÏSE.

C'est bon signe pour midi; dépêchons-nous; on vient nous prendre à une heure, il ne faut pas nous faire attendre.

ADÉLAÏDE.

Soyez tranquilles; il n'y a pas assez de dimanches dans la semaine, pour que nous laissions perdre celui-ci. Allons, mesdemoiselles, à l'ouvrage.

TOUTES.

Nous y sommes!...

(Elles reprennent, toutes, leurs occupations sur le premier refrain.)

Cousons, etc.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTES, Mlle GERVAIS.

MADEMOISELLE GERVAIS.

Bon Dieu! quel empressement, quelle ardeur! on voit bien qu'il s'agit de votre toilette.

THÉRÈSE, sans voir mademoiselle Gervais.

O la belle dame!

HÉLOÏSE.

Écoutez donc, mam'selle, quand on s'est occupé des autres la semaine entière, il est bien juste de penser un peu à soi.

MADEMOISELLE GERVAIS.

C'est tout naturel, mes enfants. Augustine, venez m'attacher mon tour. (Elle s'assied, et Augustine lui pose le tour sur un serre-tête noir qu'elle a.) Ah çà, je m'en vas régler des comptes chez M. Barbier, le marchand de soie de la rue... ne serrez pas si fort... des Bourdonnais; de là, chez madame Larcher, la pâtissière de la rue du Bac, qui veut avoir les trois pelisses de ses demoiselles... un peu plus sur les yeux... faites en robes pour la noce de leur cousine; et ensuite j'irai, rue du Cherche-Midi, prendre mesure à madame de Saint-Amand, dont le mari est en train de mourir, et qui desire avoir sa robe de deuil le plus tôt possible... c'est cela... Mon chapeau.

ADÉLAÏDE.

Ça fait de fameuses trottes.

MADEMOISELLE GERVAIS.

Qu'est-ce que vous dites?

ADÉLAÏDE.

Je dis, mam'selle, que ça fait des trottes conséquentes.

MADEMOISELLE GERVAIS.

C'est bon, mam'selle conséquente. (Mettant son chapeau.) Vous voyez que si je vous recommande

l'activité, j'en donne aussi l'exemple. Allons, je vous laisse; disposez de votre dimanche, comme vous l'entendez; mais plus de messieurs ici, je vous en prie.

LES OUVRIÈRES.

Non, mams'elle, non, il n'y a pas de danger.

MADEMOISELLE GERVAIS.

Ce n'est qu'à cette condition-là que M. Bonnard ne m'a pas donné congé ce terme, et je n'irai certainement pas, pour vos beaux yeux, me faire mettre dans la rue.

HÉLOÏSE.

Ma foi, mademoiselle, à votre place, j'aimerais autant déménager que d'être, comme ça, tous les jours aux caprices d'un Iroquois...

MADEMOISELLE GERVAIS.

Allons, v'là ce pauvre cher homme qui est un Iroquois! C'est ça!... déménager!... Quitter un quartier que j'habite depuis quinze ans, où logent toutes mes pratiques; car, Dieu merci, depuis la rue de la Lune jusqu'à la pointe Saint-Eustache, pas une robe, une pelisse, une jupe, un canezou, qui ne soit sorti de mes mains... Non pas, s'il vous plaît, je n'ai pas envie de recommencer mon état; et, que ça vous convienne, ou non, il ne viendra plus de messieurs ici, et je garderai mon logement et mes pratiques.

HÉLOISE.

Mais, madame, un parent, un ami, ça n'est pas des messieurs... un petit cousin, une connaissance...

MADEMOISELLE GERVAIS.

Il n'y a ni parent, ni ami, ni connaissance qui tiennent!... Avec ça qu'il était déja assez de mauvaise humeur avant-hier, de ce que l'on jetait des eaux de savon, et que les plombs étaient engorgés d'une façon déplorable.

ADÉLAÏDE.

Il n'y a pas que nous.

MADEMOISELLE GERVAIS.

Dailleurs la défense de M. Bonnard est formelle, et, si on vient, la portière saura bien me le dire.

THÉRÈSE, sautant de joie.

Il viendra ce matin! il viendra ce matin!

MADEMOISELLE GERVAIS.

Qui est-ce qui viendra ce matin?

HÉLOÏSE, bas à Adélaïde.

Son cher Polyte.

ADÉLAÏDE, de même à Héloïse.

C'est le valet de carreau qui lui aura annoncé ça.

MADEMOISELLE GERVAIS.

Eh bien! me direz-vous qui est-ce qui viendra?

THÉRÈSE.

C'est le soleil, madame, à ce que disent les cartes.

MADEMOISELLE GERVAIS.

Les cartes! comment, mam'selle, vous vous avisez encore de toucher des cartes, après la défense que je vous en ai faite!

THÉRÈSE.

Ce n'était que pour passer le temps.

MADEMOISELLE GERVAIS.

Dites donc plutôt pour le perdre, petite niaise. Croire à de pareilles sottises! Pour vous ôter l'envie d'y revenir :

(Elle ramasse les cartes.)

AIR de la Légère.

Je confisque, (*bis.*)
Car je sais ce qu'on y risque,
Je confisque (*bis.*)
Tous ces jeux,
Pernicieux.

THÉRÈSE.

J'ai toujours vu c' que j' voulais;
L'as de cœur, de m'sieu' Polyte
Vient d' m'annoncer la visite,
Et l' cœur ne trompe jamais.

MADEMOISELLE GERVAIS.

Croyez donc à leurs présages!
Dans ma jeunesse, un sorcier
Me prédit vingt mariages;
J'attends encor le premier.
Je confisque, etc.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTES, excepté Mlle GERVAIS.

HÉLOÏSE.

Voilà donc pourquoi elle en veut tant à ces pauvres cartes!

ADÉLAÏDE.

C'est clair... Mais madame Dupont n'arrive pas.

HÉLOÏSE.

Elle avait pourtant bien promis d'être ici de bonne heure.

THÉRÈSE.

Elle aura peut-être eu peur de la pluie.

HÉLOÏSE.

C'est ce que je me doute. Mais, dites-moi donc, mam'selle Thérèse, vous qui la connaissez depuis long-temps, où est son mari? où est-ce qu'il loge? Qu'est-ce qu'il fait? car enfin ce pauvre cher homme, elle n'en parle jamais; il ne se montre nulle part avec elle.

THÉRÈSE.

Je n' peux pas vous dire; mais qu'est-ce que ça nous fait? Ce n'est pas nos affaires.

HÉLOÏSE.

Je le sais bien; aussi ça m'est fort égal, mais c'est drôle, v'là tout: et, s'il faut vous dire ce que j'en pense, c'est que ce nom de madame Dupont est un nom en l'air, qu'elle a pris pour se donner de l'importance, et qu'elle n'est pas plus mariée que le Grand-Turc.

THÉRÈSE.

Vous voilà encore, avec vos méchancetés! madame Dupont est ma payse; elle est sage et honnête, entendez-vous, mam'selle? et c'est bien mal à vous de parler comme ça.

ADÉLAÏDE.

Mademoiselle a de l'humeur, à cause que son cher Polyte ne lui a pas rapporté, hier, ses boucles d'oreilles raccommodées, comme il le lui avait promis à la Chaumière dimanche dernier.

THÉRÈSE.

Ah! si on peut dire!...

HÉLOÏSE.

Est-ce qu'elle aurait, vraiment, un sentiment pour lui?...

ADÉLAÏDE.

Tiens! allez donc résister à un jeune homme qui vous envoie des rouleaux d'eau de Cologne!

THÉRÈSE.

Il ne m'en a envoyé qu'un.

HÉLOÏSE.

Et des romans, donc!

ADÉLAÏDE.

Hippolyte, comte de Douglas, pour qu'elle voie son nom sur la couverture.

THÉRÈSE.

Je ne l'ai pas lu; (à part.) et il y a de bonnes raisons pour ça.

HÉLOÏSE.

Quoique ça, je ne sais pas comment qu'une femme peut avoir de l'attache pour un homme d'un si mauvais genre; un ouvrier...

THÉRÈSE, s'éloignant.

Tiens! qu'est-ce que vous êtes donc, vous autres?...

HÉLOÏSE.

Bon garçon, si on veut, mais un hibou.

THÉRÈSE.

Eh bien! tant mieux, j'aime les z'hiboux, là.

HÉLOÏSE.

Pas plus d'amour-propre... Parlez-moi de M. Auguste...!

THÉRÈSE.

Oui, c'est ça qu'il est frais!

HÉLOÏSE.

Un étudiant en droit, ça peut être avoué; quand il a son habit bleu, son pantalon de tricot, et ses bottes à la russe, Dieu! que cet être-là est bien!

ADÉLAÏDE.

Et M. Félix, donc! un élève en pharmacie.

HÉLOÏSE.

C'est-à-dire un garçon apothicaire.

ADÉLAÏDE.

Laissez donc! préparateur de produits chimiques.

HÉLOÏSE.

A la bonne heure; mais il n'en a pas moins, comme M. Polyte, le tablier le matin.

ADÉLAÏDE.

Oui; mais il relève ça par une manière de parler, de se tenir. Dites donc, ma petite, je l'ai rencontré avant-z'hier, contre la halle aux cuirs, avec un monsieur décoré.

HÉLOÏSE.

Ah!

ADÉLAÏDE.

Aussi, pas de danger qu'il se laisse marcher sur le pied, et en voilà la preuve.

AIR du Palais-Royal à Paris.

De mon cœur, certain soir, un fat
Prétendait la conquête aisée;
Vous le savez, dans notre état,
A quoi n'est-on pas exposée! (*bis.*)
Le lendemain, Félix, à son réveil,
Furieux d'un pareil outrage,
Sur le terrain, força le personnage
De convenir que j'étais sage.
Allez donc chercher son pareil!

HÉLOÏSE.

Et M. Auguste, donc! je peux dire que c'est un homme capable, pour moi, des plus grands sacrifices.

Même air.

J' desirais, un certain lundi,
C'était dans les fêtes de Pâques,
Aller voir à Mémorency
La maison de monsieur Jean-Jacques. (*bis.*)
De son cœur seul, prenant conseil;
Un peu gêné, quoique économe et sage,
Pour me conduire à l'Ermitage
Il mit sa montre d'or en gage.
Allez donc chercher son pareil!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENTES; CAROLINE DUPONT, un carton à la main.

HÉLOÏSE.

Eh! arrivez donc, ma chère madame Dupont; nous commencions à craindre que vous ne veniez pas.

(Elles s'embrassent.)

CAROLINE.

C'est que j'ai eu un peu de peine à trouver votre logement.

ADÉLAÏDE.

Dame! c'est la première fois que vous y venez?

CAROLINE.

Oui; avec ça que j'avais oublié l'étage: c'est un petit garçon que j'ai rencontré, ici dessous, au cintième, qui m'a dit que c'était la porte au-dessus, où ce qu'il y avait un balai.

HÉLOÏSE.

C'est le petit de la portière. Mais qu'est-ce que vous apportez là?

CAROLINE.

C'est ma toilette d'aujourd'hui; je viens m'habiller chez vous, vu le mauvais temps; vous voyez que j'en agis sans façon.

HÉLOÏSE.

J' voudrais bien voir que vous vous gêniez!

CAROLINE, à Thérèse.

Ma petite, j'espère que tu seras des nôtres aujourd'hui?

THÉRÈSE.

Je le crois bien!

ADÉLAÏDE.

Sur-tout si M. Chose est de la partie.

THÉRÈSE, piquée.

M. Chose? vous savez bien son nom, p't-être! eh bien, oui, là, il en sera; sont-elles taquines!

CAROLINE.

Ah çà mais, v'là onze heures et demie, et vous êtes encore en papillotes.

HÉLOÏSE.

Nous tardions toujours, parceque, par un temps mou comme il fait, c'est une misère pour faire tenir les cheveux. Allons, allons, mesdemoiselles, à notre toilette.

CHOEUR.

AIR: Allons, amis, allons tous.

Du lundi
Au samedi,
Toute l'année,
Être en journée,
Ce serait pour en mourir,
Sans l'espoir d'un peu de plaisir.

ADÉLAÏDE.

Mais comme on saut', comme on s' démène,
Quand l' dimanche arriv' par là-d'ssus!

HÉLOÏSE.

L' seul jour de r' pos d' tout' la semaine,
Est l' jour où nous fatiguons l' plus.

CHOEUR.

Du lundi, etc.

(Elles emportent, toutes, leurs ajustements et sortent.)

SCÈNE V.

CAROLINE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, bas à Caroline en la retenant.

Madame Dupont, j'ai un grand secret à vous dire.

CAROLINE.

Qu'est-ce que c'est, ma petite?

THÉRÈSE.

C'est que j'ai reçu une lettre d'un jeune homme.

CAROLINE.

Ah! ma chère amie, ne t'avise pas d'y répondre.

THÉRÈSE.

Je n'y répondrai pas non plus, bien sûr.

CAROLINE.

Ah! si tu connaissais les hommes comme moi!

THÉRÈSE.

Mais celui-là est honnête, il me recherche en mariage.

CAROLINE.

J'ai été mariée à Noyon, moi, ma petite; je le suis même encore; mais mon cher mari, qui m'aimait beaucoup, mais qui aimait encore plus ses plaisirs, vint un beau jour à Paris solliciter une place (car, Dieu merci, il n'a jamais pu en garder); il ne devait y rester que quinze jours, et voilà quinze mois qu'il est parti; il m'a bien écrit quelques lettres, et v'là tout. C'est ce qui m'a décidée à quitter le pays pour venir prendre des informations, et, depuis six semaines que je suis arrivée, pas plus de nouvelles de lui que rien du tout; tu vois ce que c'est que les hommes!

THÉRÈSE.

Oh! je n'aurais pas ça à craindre de M. Polyte.

CAROLINE.

Ah! il s'appelle Polyte?

THÉRÈSE.

Oui; un joli nom, pas vrai?

CAROLINE.

Très joli; et que dit sa lettre?

THÉRÈSE.

Je ne l'ai pas lue.

CAROLINE.

C'est très bien, Thérèse, la décence...

THÉRÈSE.

Certainement.

CAROLINE.

Et puis une demoiselle...

THÉRÈSE.

Je crois bien!

CAROLINE.

Et puis les suites...

THÉRÈSE, avec embarras.

Et puis, ma bonne amie, c'est que je ne sais pas lire, et je n'ose pas lui dire.

(On entend fredonner Hippolyte.)

CAROLINE.

Ah!

THÉRÈSE.

Ah! mon Dieu, je crois que le voilà.

CAROLINE.

Le jeune homme? je me retire, parceque j'ai été trop malheureuse en amour pour vouloir m'en remêler.

THÉRÈSE.

Remêlez-vous-en, je vous en prie.

CAROLINE, entrant dans le cabinet.

Non! non!

SCÈNE VI.

THÉRÈSE ; HIPPOLYTE, en casquette et en tablier.

HIPPOLYTE, entrant sur la pointe du pied.

Toute seule, mam'selle Thérèse ! quel bonheur ! c'est comme un fait exprès.

THÉRÈSE, à part.

Il va me parler de sa lettre.

HIPPOLYTE, tout essoufflé.

J'ai tant d' choses à vous dire ! Ah ! mon Dieu, c' que c'est que l'amour ! comme le cœur me bat ! je ne peux pas respirer.

THÉRÈSE.

Avec ça que ce n'est pas au rez-de-chaussée.

HIPPOLYTE.

C'est vrai. Mais me v'là un peu remis. D'abord, mam'selle, (sortant un petit paquet de sa poche.) v'là l'objet en question.

THÉRÈSE.

Ah ! c'est arrangé ?

HIPPOLYTE.

J' n'ai pu finir qu'à ce matin ; c'était une ouvrage bien délicate ; il y avait de quoi s'abîmer les yeux, mais j' n'y ai pas regardé.

THÉRÈSE.

Combien qu' c'est, monsieur Polyte ?

HIPPOLYTE.

Ça s' trouv'ra avec autre chose, mam'selle ; en attendant, permettez-moi de vous dire...

(Il cherche dans sa tête comme pour se rappeler quelque chose.)

THÉRÈSE.

Qu'est-ce que c'est ?

HIPPOLYTE, cherchant.

Attendez ; ah ! c'est ça.

V'là vot' paire de boucl's arrangé, tout's pareilles ;
Ah ! que j' s'rais donc heureux, si vous pouviez avoir,
Pour m'occuper toujours, autant de pair's d'oreilles,
Que je voudrais avoir de pair's d'œil pour vous voir !

THÉRÈSE.

Mais, monsieur Polyte, c'est comme des vers ?

HIPPOLYTE.

C'est pas comme, c'en sont.

THÉRÈSE.

Des vrais vers ?

HIPPOLYTE.

Des purs vers ; j'ai passé la nuit dessus. Mais, en parlant de vers, je vous ai écrit une lettre en prose qui en disait bien plus que ça.

THÉRÈSE, la lui montrant encore cachetée.

Tenez, la v'là, vot' lettre.

HIPPOLYTE.

Avec le pain enchanté tout entier !

THÉRÈSE, soupirant.

Mon Dieu oui.

HIPPOLYTE.

Vous ne l'avez donc pas lue ?

THÉRÈSE, de même.

Mon Dieu non.

HIPPOLYTE.

Parceque ?...

THÉRÈSE.

Parceque.

HIPPOLYTE.

Eh bien ?

THÉRÈSE.

Dame !

HIPPOLYTE.

Quoi ? (Silence.) Après ? (De même.) Achevez. (De même.) Et enfin ?...

THÉRÈSE, à part.

Oh ! mes parents, mes parents !

HIPPOLYTE.

Vous n'avez donc pas eu le temps ?

THÉRÈSE.

Je vous demande bien pardon.

HIPPOLYTE.

Alors, vous la lirez plus tard ?

THÉRÈSE.

Pas davantage.

HIPPOLYTE.

Et c'est vot' bouche qui me le dit !

THÉRÈSE.

Qui voulez-vous que ce soit ?

HIPPOLYTE.

Dieu de Dieu, qu' ça fait mal ! je ne croyais pas qu' ça faisait ce mal-là ; si j'avais cru qu' ça l' fît...

THÉRÈSE.

N' vous désespérez pas comme ça, monsieur Polyte.

HIPPOLYTE.

Pour lors, mam'selle, lisez donc ; tenez, je vous le demande à genoux.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS ; HÉLOISE, sortant mystérieusement de la chambre.

HÉLOÏSE, à part.

M. Polyte ici et aux genoux de Thérèse ! une lettre ! ils pleurent ! courons vite conter ça à ces d'moiselles, nous allons rire.

(Elle rentre.)

SCÈNE VIII.

THÉRÈSE, HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE, toujours à genoux.

Seulement la première ligne.

THÉRÈSE.

Eh bien ! lisez vous-même.

HIPPOLYTE.

Non, vous.

THÉRÈSE.

J'aime mieux vous.

HIPPOLYTE.

Si j'avais osé vous le dire de vive bouche, ça n'aurait pas été la peine de vous l'écrire.

THÉRÈSE.

C'est que moi, j'ai des raisons...

HIPPOLYTE.

Et ces raisons, c'est?...

THÉRÈSE.

C'est un secret...

HIPPOLYTE.

Un secret?... ce secret-là, c'est un rival.

THÉRÈSE.

Ah! Dieu! quels yeux vous me faites!

HIPPOLYTE.

Regardez-les bien, mam'selle, car c'est peut-être les derniers que je vous fais. Adieu.

THÉRÈSE, le retenant.

Monsieur Polyte, écoutez.

Air du Duo de Gulistan.

Eh bien! t'nez, puisqu'il faut tout vous dire.

HIPPOLYTE.

Qu'est-c' que c'est?

THÉRÈSE.

Apprenez que jamais je n'ai su lire.

HIPPOLYTE.

Y s'pourrait!
C'n'est pas vrai, c'est une ruse, un' défaite.

THÉRÈSE.

Pourquoi donc?

HIPPOLYTE.

Vous lisez les romans que j'vous prête?

THÉRÈSE.

Mon Dieu non!

ENSEMBLE.

THÉRÈSE.

Je n'peux pas mêm' lire leur nom.

HPPOLYTE.

C'est un mensong' qui n'a pas d' nom.

HIPPOLYTE.

Ce n'est pas à quinze ans peut-être,
Qu'on ne sait pas lire une lettre?

THÉRÈSE.

Puisque j'vous dis qu'j'ai c' malheur-là.

HIPPOLYTE.

Et moi, j'vous dis qu'ça n'peut pas être.

ENSEMBLE.

HIPPOLYTE.

L'moyen d'croire ça!

THÉRÈSE.

M'traiter comm' ça!

HIPPOLYTE.

Il faudrait êtr' bien sotte, j'espère...

THÉRÈSE.

Je le suis.

HIPPOLYTE.

Pour n'pouvoir lire un' lettre aussi claire.

THÉRÈSE.

Je ne l'puis;
Mais j'ai peur que quelqu'un ne survienne.

HIPPOLYTE.

Vous m'chassez?

THÉRÈSE.

Ce serait des cancans tout' la semaine.

HIPPOLYTE, ironiquement.

Vous l'pensez?

ENSEMBLE.

THÉRÈSE.

Oui, vraiment, j'les connais assez.

HIPPOLYTE.

Je m'en vas donc puisqu'vous m'y forcez.

HIPPOLYTE.

A c'point là peut-on rebuter,
Un sentiment des plus honnêtes!

THÉRÈSE.

Mais l'moyen de contenter
Un incrédule comme vous êtes!

HIPPOLYTE.

C't'amour fatal,
Finira mal.

THÉRÈSE.

Mon Dieu, (*bis.*) quell' peur vous m'faites!

HIPPOLYTE.

Adieu, mam'selle, adieu!
La rivière, ou vous, pas d'milieu.

THÉRÈSE.

Un instant!

HIPPOLYTE.

Non, il faut que j'vous aye.

THÉRÈSE.

Arrêtez!

HIPPOLYTE.

Ou sinon!

THÉRÈSE.

Ou sinon?

HIPPOLYTE.

Faut que je m'naye.

THÉRÈSE.

Patientez.

HIPPOLYTE.

Songez-y.

THÉRÈSE.

Écoutez.

HIPPOLYTE.

J'suis haï.

THÉRÈSE.

Pas du tout.

HIPPOLYTE.

N i ni.

THÉRÈSE.

Par pitié.

HIPPOLYTE.

C'est fini.

(Il sort en désespéré.)

SCÈNE IX.

THÉRÈSE, pleurant ; CAROLINE.

CAROLINE, accourant.

Ma petite, je viens vite t'avertir que mam'selle Héloïse est à faire des histoires sur ton compte, et qu'elle dit que Polyte t'a remis une lettre, et que vous avez pleuré tous les deux ; eh ! mais, tu pleures encore.

THÉRÈSE.

Est-ce que c'est possible autrement ? si vous saviez, madame Dupont, comme ce jeune homme m'est attaché ! il veut aller se périr, parceque je n'ai pas lu sa lettre ; j'ai eu beau lui dire ce qui m'en avait empêchée, il n'a pas voulu me croire, et il est parti comme un désespéré.

CAROLINE.

Il paraît que c'est sérieux.

THÉRÈSE.

J' crois ben ! v'là pourtant à quoi nos pères et mères nous exposent, quand ils ne nous donnent pas plus d'éducation que ça.

CAROLINE.

Mais enfin, qu'est-ce qu'il est, ce jeune homme ? Quel état a-t-il ?

THÉRÈSE.

Hein ?

CAROLINE.

Quel état il a ?

THÉRÈSE.

Je ne comprends pas.

CAROLINE.

Quest-ce qu'il fait ?

THÉRÈSE.

Fallait donc me dire ça tout de suite ; il est garçon bijoutier.

CAROLINE.

C'est très bien ; mais cette lettre qu'il t'a écrite, l'as-tu là ?

THÉRÈSE.

J' crois bien ! elle ne me quitte pas.

CAROLINE.

Voyons-la vite pendant que nous sommes seules.

THÉRÈSE.

Ah ! oui ; tenez, la v'là.

CAROLINE, lisant.

« Mam'selle, depuis que je vous connais, je « ne me connais plus. Pourquoi ne dansiez-vous « pas à Tivoli le jour où je dansais à Marbœuf ? « Si je n'avais pas été où vous étiez, je n'en se- « rais pas où j'en suis. Il faut que ça finisse « d'une manière ou d'une autre ; d'ouvrier à ou- « vrière, il n'y a que la main ; c'est ce qui fait « que je vous offre la mienne, que je crois pro- « pre (elle retourne le feuillet.) à faire le bonheur « d'une épouse honnête, comme vous avez l'air « de l'être. J'attends un *oui* ou un *non ;* mais « songez seulement à une chose, c'est que, si « c'est *oui*, je n'aimerai jamais que vous ; au « lieu que, si c'est *non*, je n'en aimerai jamais « d'autre. » (Elle parle.) Ces derniers mots ont une ligne au-dessous, et puis des points... des points... et puis... « Je ne vous dis que ça. Hip- « POLYTE. » Cette lettre annonce un garçon honnête ; je ne vois pas d'inconvénient à lui répondre.

THÉRÈSE.

O qu'il va être content ! mais comment faire, puisque... ?

CAROLINE.

J' vas écrire en ton nom.

THÉRÈSE.

Vrai ?..

CAROLINE.

Pardi ! est-ce que ce serait la peine d'être payse si on ne se rendait pas service ? Allons, vite, du papier et de l'encre.

THÉRÈSE, apportant du papier et de l'encre dans une fiole.

En v'là justement ; mam'selle Héloïse a acheté une plume taillée chez l'épicier, il n'y a pas trois jours.

CAROLINE.

La drôle d'écritoire !

THÉRÈSE.

Il y a eu un lok dedans, mais c'est égal. Dites-moi, madame Dupont, il faut lui écrire que...

CAROLINE.

Laisse-moi faire, je sais mieux que toi ce qu'il faut mettre.

(Elle écrit.)

THÉRÈSE.

Comme on est heureux, pourtant, de pouvoir comme ça, avec du noir sur du blanc..! et dire... Si mes parents avaient voulu !.. Oh ! vrai...

Air de Barogo.

J'en veux à ma famille,
Quoique ben sûr qu'au fait,
On peut être honnêt' fille ;
Sans savoir l'alphabet ;
Mais c'est si dur, oui-da,
Ah !
Lorsqu'on vous dit comm' ça,
Ah !
Lisez-moi c't' adresse-là,
Ah !
D' rougir et d' rester d' là,
Ah !

C' qui m' consol' c'est qu' ma mère
Qu'en savait plus que moi,
Fut surpris' par mon père,
Lisant je ne sais quoi ;
Qu'est qu' c'est que c' papier-là ?
Ha !
Là d'ssus maman s' troubla.
Ha !
Puis papa la tapa.
Ha !
Et je n' risquerai pas ça.
Ha !

CAROLINE, ployant la lettre.

V'là c' que c'est!

THÉRÈSE.

Avez-vous signé pour moi?

CAROLINE.

Ma petite, quand on écrit à un homme, il ne faut jamais se compromettre, parcequ'on n'aurait qu'à en préférer un autre après...

THÉRÈSE.

C'est vrai; merci, ma payse.

(Elle veut prendre la lettre.)

CAROLINE.

Attends, l'adresse n'y est pas encore.

THÉRÈSE.

Pas besoin; donnez, je suis sûre que peut-être il viendra ce soir, et alors... V'là du monde... (Elle met précipitamment la lettre dans son sac, qui est accroché au dos d'une chaise.) Il était temps, c'est mademoiselle Gervais.

SCÈNE X.

Mlle GERVAIS, CAROLINE, THÉRÈSE, ensuite HÉLOISE et ADÉLAIDE.

MADEMOISELLE GERVAIS.

Avec ces pratiques, on ne sait jamais à quoi s'en tenir. (Elle appelle.) Mam'selle Héloïse? mam'selle Adélaïde?

THÉRÈSE.

Qu'est-ce qu'il y a donc, mam'selle?

CAROLINE, faisant la révérence à mademoiselle Gervais.

Madame.

MADEMOISELLE GERVAIS, bas à Thérèse.

Qu'est-ce que c'est que cette dame-là?

THÉRÈSE.

C'est madame Dupont, une amie de ma connaissance, qui est venue me voir.

MADEMOISELLE GERVAIS.

Madame, je suis bien votre servante. (Bas à Thérèse.) Vous savez bien que je n'aime pas voir chez moi des figures étrangères. (Haut.) Soyez la bienvenue; enchantée de faire votre connaissance. (Elle appelle encore.) Mam'selle Héloïse? mam'selle Adélaïde?

HÉLOÏSE et ADÉLAÏDE, ensemble.

Nous voilà, nous voilà, madame! Déja de retour?

MADEMOISELLE GERVAIS.

Eh mon Dieu oui. Je viens de rencontrer la femme de chambre de ces Anglaises qui avaient commandé ces robes pour jeudi prochain (indiquant les robes suspendues à un porte-manteau), et qui venait me dire que tout était changé, et qu'il les fallait pour demain.

HÉLOÏSE et ADÉLAÏDE.

Demain!

MADEMOISELLE GERVAIS.

Et de bonne heure; ainsi pas de dimanche pour vous.

HÉLOÏSE.

Comment, pas de dimanche?

ADÉLAÏDE.

Nous passerons plutôt la nuit.

MADEMOISELLE GERVAIS.

C'est ça, pour dormir demain sur l'ouvrage! Non pas, non pas, s'il vous plaît.

HÉLOÏSE.

Nous prendrons du café.

MADEMOISELLE GERVAIS.

C'est ça, que je paierai?

THÉRÈSE.

Mais, mam'selle, avec de la chicorée comme vous, ça n'est pas cher.

MADEMOISELLE GERVAIS.

Comment, de la chicorée comme moi?

THÉRÈSE.

Comme vous, dans votre café.

MADEMOISELLE GERVAIS.

Mais ça n'est pas le tout; il est venu un jeune homme, ce matin?

TOUTES.

Un jeune homme!

MADEMOISELLE GERVAIS.

La portière me l'a dit.

THÉRÈSE.

Ah! c'est M. Polyte, qui m'a rapporté une boucle d'oreille qu'il avait à raccommoder, parceque c'est aujourd'hui dimanche, et que je ne voulais pas sortir sans.

MADEMOISELLE GERVAIS, avec ironie.

Je ne voulais pas sortir sans! J'étais sûre qu'il y aurait quelque prétexte comme ça.

AIR : Sortez à l'instant, sortez.

Mensonge que tout cela;
Chaque fois qu'il en viendra,
Ce sera (*bis.*)
Pour un de ces motifs-là.

ENSEMBLE.

HÉLOÏSE, THÉRÈSE.

Non, c'est la vérité, mais,
Mam'selle, je vous promets,
Que jamais (*bis.*)
Il n'en viendra désormais.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENTES, FÉLIX.

FÉLIX.

J'arrive à la hâte.

HÉLOÏSE, bas à Caroline.

Voilà qui se gâte.

MADEMOISELLE GERVAIS.

C'est trop fort, (*bis.*)
Direz-vous que j'avais tort?

FÉLIX.

Quelle étourderie!

MADEMOISELLE GERVAIS.

Monsieur, je vous prie

De sortir (*bis.*)
Et de ne plus revenir.

(Pendant cet ensemble, Thérèse, effrayée, sort et emmène Caroline.)

SCÈNE XII.

Mlle GERVAIS, HÉLOISE, ADÉLAIDE, FÉLIX.

MADEMOISELLE GERVAIS, à Félix.

Ne faites pas l'ingénu...
Ce manége m'est connu;
Veuillez donc (*bis.*)
Partir, sans plus de façon.

TOUTES.

Mais, madame!

MADEMOISELLE GERVAIS.

J'y vois clair;
Ainsi n'ayez pas un air
De vouloir (*bis.*)
Me prouver que blanc est noir.

SCÈNE XIII.

Les Précédents, AUGUSTE.

AUGUSTE.

Fuyant Cujas et Barthole...

MADEMOISELLE GERVAIS.

Encore un!...

AUGUSTE.

J'accours, je vole.

(Il reste stupéfait en apercevant mademoiselle Gervais.)

HÉLOÏSE et ADÉLAÏDE, bas à Auguste.

Paix donc...

MADEMOISELLE GERVAIS.

J'en deviendrai folle.

HÉLOÏSE, bas à Auguste.

Tout est dérangé.

MADEMOISELLE GERVAIS.

Ah! si le propriétaire
Est instruit de cette affaire,
Demain, chose claire,
J'ai mon congé.

ENSEMBLE.

MADEMOISELLE GERVAIS.

Sortez à l'instant, sortez,
Messieurs; vous compromettez,
Ma maison (*bis.*)
Et ma réputation.

(Aux ouvrières.)

Et vous autres, s'il vous plaît,
Modérez votre caquet,
Ou d'ici, (*bis.*)
Demain, vous sortez aussi.

AUGUSTE et FÉLIX.

Par les cris que vous jetez,
C'est vous qui compromettez,
Sans raison, (*bis.*)
Votre réputation.
Si notre aspect vous déplaît,
Vos airs et votre caquet
Ont ici (*bis.*)
L'art de nous déplaire aussi.

HÉLOÏSE et ADÉLAÏDE.

Par les cris que vous jetez,
C'est vous qui compromettez,
Sans raison, (*bis.*)
Votre réputation.
Dites-nous donc, s'il vous plaît,
Quel mal ces messieurs ont fait,
Pour qu'ici (*bis.*)
Vous vous emportiez ainsi?

FÉLIX.

Mais, en vérité, voilà une incivilité qui n'a pas d'exemple; ne croirait-on pas que nous venons faire un enlèvement!

AUGUSTE.

Moi, j'ai cru de bonne foi qu'il s'agissait encore d'adjuger la pomme à la plus belle.

MADEMOISELLE GERVAIS.

Eh non! messieurs, il ne s'agit pas de pomme, mais de...

AUGUSTE.

Permettez, la méprise était bien naturelle.

Air des Gardes-marine.

Tous quatre, plus je vous observe,
(A Héloïse.)
Et plus en vous je vois Cypris,
(A Adélaïde.) (A mademoiselle Gervais.)
En vous Junon, en vous Minerve;
(A Félix.)
En toi le jeune et beau Pâris.
A cette ressemblance extrême,
Joignez l'étage où nous voilà,
C'est un sixième;
Certes, le mont Ida
N'était pas plus haut que cela.

MADEMOISELLE GERVAIS.

Je n'entends rien à tout ce verbiage, et je persiste à dire que des jeunes gens ne viennent pas dans un atelier de couturières, sans des intentions coupables; et vous seriez bien embarrassés de me répondre, si je vous demandais ce que vous y veniez faire.

AUGUSTE, bas à Félix.

Qu'est-ce que tu vas dire?

FÉLIX.

Je n'en sais rien; et toi?

AUGUSTE.

Ni moi non plus... Ah! (Haut.) Madame, je venais m'y commander une robe.

MADEMOISELLE GERVAIS.

Une robe!...

(Les ouvrières rient sous cape.)

AUGUSTE.

D'avocat, car j'ai l'honneur d'appartenir au barreau.

MADEMOISELLE GERVAIS.

Eh! monsieur, je ne fais pas de robe d'homme.

AUGUSTE.

Je l'ignorais.

MADEMOISELLE GERVAIS, à Félix.

Et monsieur venait sans doute aussi...?

FÉLIX.

Oui, madame, je venais aussi me commander une robe, mais de femme; je joue jeudi la chevalière d'Éon en société, et je...

MADEMOISELLE GERVAIS.

Eh! messieurs, je ne travaille ni pour le barreau, ni pour le théâtre; ainsi faites-moi le plaisir...

(Elle leur indique la porte.)

AUGUSTE.

Madame, nous ne voudrions pas nous rendre importuns, ni combattre plus long-temps votre incrédulité, et nous avons l'honneur...

MADEMOISELLE GERVAIS, brusquement.

Votre servante, messieurs.

AUGUSTE.

Voulez-vous nous indiquer une couturière qui puisse nous faire ces robes?

MADEMOISELLE GERVAIS.

Je n'en connais pas; sortez. (Ils semblent se tromper et vont pour sortir par la porte qui conduit dans la chambre où sont les autres couturières.) Eh! messieurs, ce n'est pas par-là!

AUGUSTE.

Excusez... quand on vient pour la première fois dans une maison...

(Ils sortent un instant et reviennent écouter à la porte.)

MADEMOISELLE GERVAIS.

Vous voyez, mesdemoiselles, quel désagrément vous m'occasionez.

HÉLOÏSE.

Mais, mademoiselle, je vous jure...

MADEMOISELLE GERVAIS.

Silence! Je sors pour toute la journée ..

AUGUSTE et FÉLIX, à part.

Bon!

ADÉLAÏDE, précipitamment.

Et rentrerez-vous tard?

MADEMOISELLE GERVAIS.

Probablement.

AUGUSTE et FÉLIX, à part.

A merveille!

MADEMOISELLE GERVAIS, à part.

Mais plutôt qu'elles ne le pensent; j'ai des soupçons, je veux en avoir le cœur net.

AUGUSTE, à Félix, après lui avoir parlé à l'oreille.

Viens, nous n'en aurons pas le démenti.

(Ils sortent.)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, excepté AUGUSTE et FÉLIX.

MADEMOISELLE GERVAIS.

Vous m'avez bien entendue, mesdemoiselles? qu'à mon retour ces robes soient expédiées comme je l'ai promis.

ADÉLAÏDE.

Elles le seront.

MADEMOISELLE GERVAIS.

Et que je n'apprenne pas que vous êtes sorties d'ici, ni que des messieurs y sont entrés.

HÉLOÏSE.

Pas de risque. (Bas à Adélaïde.) Allez dire à ces demoiselles de se tenir prêtes à partir.

ADÉLAÏDE, de même.

Elles attendent depuis une demi-heure.

MADEMOISELLE GERVAIS.

Je vous laisse... Ah! donnez-moi mon parasol, en cas d'eau.

ADÉLAÏDE, le lui apportant.

Le voilà, mad'moiselle.

MADEMOISELLE GERVAIS.

Merci... Ah çà, je vous le répète:

AIR du Solitaire.

Tâchez, par votre zèle,
De me dédommager
De la scène cruelle
Qui vient de m'affliger.

HÉLOÏSE.

Vrai, cela me désole;
Mais croyez que...

MADEMOISELLE GERVAIS.

C'est bon.

(Montrant les robes.)

J'ai donné ma parole,
Songez-y bien, sinon...

(Elle les menace d'un geste et sort.)

HÉLOÏSE et ADÉLAÏDE.

Chut!

(Elles font signe à toutes les ouvrières de venir.)

SCÈNE XV.

CAROLINE, THÉRÈSE, HÉLOISE, ADÉLAIDE, TOUTES LES AUTRES OUVRIÈRES, sortant du cabinet, toutes parées pour la promenade et se tenant par la main, en formant des pas gracieux.

TOUTES.

AIR de la ronde d'Emma.

Tra, la, la, la, tra, la, la, la, tra, la, la, la, etc.

ADÉLAÏDE.

D'ici, je crois à l'Ermitage
Entendre le joyeux tapage
De la flûte et du tambourin,
Qui nous crie avec le crin-crin:
Venez danser... la plus sage
Qui tout' la s'main' travailla
Peut bien s'permett' (*bis.*) après ça...

(Elles dansent.)

Tra, la, la, la, tra, la, la, la, etc.

(Adrien survient pendant la danse, saute derrière les couturières, en imitant leurs mouvements et chante avec elles.)

TOUTES.

V'là monsieur Adrien, v'là monsieur Adrien!

SCÈNE XVI.

ADRIEN, HÉLOISE, ADÉLAIDE, AUGUSTINE, LES AUTRES OUVRIÈRES.

ADRIEN.

Oui, mes petits chats, c'est moi.

ADÉLAÏDE.

Eh bien! monsieur brise-raison, comment que ça vous va, ce matin?

ADRIEN.

Ma foi, comme hier, comme avant-hier, comme toute l'année... et comment serais-je malade?

AIR de Valse nouveau.

Fêté
Par la beauté,
Choyé, traité
Par la gaîté,
Mon lot sur terre
Est de ne rien faire;
Et tant
Que, bien portant,
L'esprit content
J'irai chantant,
Mon vœu sincère
Est d'en faire autant.

Enfin,
Vrai boute-en-train,
Soir et matin,
Pas un festin
D'homme ou de femme
Qui ne me réclame.
Aussi
Je dis que si
Jamais souci
N'a jusqu'ici
Troublé mon ame,
C'est que Dieu merci,

Fêté, etc.

HÉLOÏSE.

Cet homme-là n'aimera jamais.

ADRIEN.

Moi? si fait... un jour... trente-six heures... L'amour, qui est un feu pour les autres, n'est qu'une étincelle pour moi; vous concevez?... psitt! ça s'évapore... mais si le dieu de Paphos, qui doit diablement m'en vouloir, remettait toujours ses armes dans des mains comme les vôtres...

ADÉLAÏDE.

Comme il parle!

ADRIEN.

Ah! en parlant de mains, permettez-moi, belle Héloïse, de vous offrir cette paire de gants, en échange de celle que je vous ai déchirée dimanche dernier au bal de Flore; ils sont glacés... c'est tout ce que j'ai pu trouver de plus frais.

HÉLOÏSE.

Ah! la jolie nuance!

ADÉLAÏDE.

Vous vous garderiez bien de me déchirer les miens?

ADRIEN.

Tenez, ingrate... vous aviez perdu une jarretière, en voilà une paire élastique; remarquez, s'il vous plaît, qu'on a peint sur chaque un petit amour en sentinelle qui dit: Halte-là! c'est fort délicat, et sur-tout fort distingué. Eh bien! me gronderez-vous encore?

ADÉLAÏDE.

Vous êtes charmant!

TOUTES.

Et moi, et moi, monsieur Adrien?

ADRIEN.

Votre tour viendra. Mais voyez donc quelles touffes de lis et de roses! et tout cela, je sais bien pour qui. (Bas à l'oreille d'Augustine.) On vous attendait hier à sept heures sur la place du Caire, (bas à Virginie.) et vous dans le passage du Saumon, (elle lui fait signe de se taire.) Ah çà, que faisons-nous aujourd'hui, à quel jardin, mes archanges, accordez-vous le bonheur de vous posséder?

HÉLOÏSE.

Nous vous attendions pour nous décider.

ADRIEN.

Eh bien! me voilà; est-ce à Tivoli? au Ranelagh? à la Chaumière?

HÉLOÏSE.

A la Chaumière? fi donc, on n'y voit que des marchandes de modes.

ADRIEN.

Eh bien! quand cela serait, elles ont assez bon genre: la marchande de modes en vaut bien une autre.

AIR: Il m'en souvient, long-temps encor.

A son élégant marabout,
A la finesse de sa robe,
A ce sautoir du dernier goût,
Au ternaux qui nous la dérobe,
Ne dirait-on pas volontiers
Que c'est au moins une banquière?

HÉLOÏSE.

Oui, si ses bas et ses souliers
Ne disaient pas tout le contraire.

ADÉLAÏDE.

Passe encore, si on n'y voyait que des lingères.

HÉLOÏSE.

Encore de fières chipies que vos lingères! avec leurs airs de n'y pas toucher, elles vous ont le fil comme les autres.

ADRIEN.

Allons, décidément vous avez raison, il ne faut pas se compromettre. Ah çà mais, n'aurons-nous pas le tendre Félix et l'intéressant Auguste?

ADÉLAÏDE.

Ils sont déja venus tous les deux... Oh! ils ont été plus de parole que vous.

ADRIEN.

Ce n'est pas ma faute, mes petits amours; imaginez-vous que j'ai un neveu qui est confié à ma surveillance paternelle... et là, il n'y a pas de farces. Comme son bourgeois m'a averti qu'il se dérangeait, j'ai été, en flânant, lui donner une petite leçon de morale. (Éclat de rire.) Cela vous fait rire? eh bien! vous avez tort, vous ne me connaissez pas.

AIR du vaudeville de Préville et Taconnet.

Moi, ce n'est pas par l'ordre que je brille,
Mais, par bonheur, mon neveu n'en sait rien:
C'est bien assez d'un fou dans la famille,
Aussi, morbleu! je le prêche si bien!

HÉLOÏSE.

Vous n'en ferez jamais qu'un franc vaurien.

ADRIEN.

Non, je prétends, quelque attrait qui le tente,
Qu'à son état livré de bonne foi,
Du travail seul il se fasse une loi;
Moi, si je ris, si j'aime, bois et chante,
C'est un malheur; eh bien! tant pis pour moi.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; AUGUSTE, apportant du vin et du pain; FÉLIX; UN GARÇON-TRAITEUR, avec une manne sur la tête.

AUGUSTE et FÉLIX.

Par ici, par ici, mon garçon.

ADRIEN.

Ah! voilà nos aimables épicuriens.

HÉLOÏSE.

Que nous apportez-vous donc là?

AUGUSTE.

Un léger dédommagement de l'accueil qu'on nous a fait ce matin.

FÉLIX.

Faites débarasser ce garçon.

ADÉLAÏDE.

Comment, monsieur Auguste, vous avez osé en plein jour et dans cette tenue...!

AUGUSTE.

Pourquoi donc pas?

HÉLOÏSE.

On a dû se moquer de vous.

AUGUSTE.

Quelques imbéciles, mais que m'importe?

AIR du Verre.

Je suis disciple de Comus,
Et comme tel, je certifie
Qu'avec Cérès, avec Bacchus,
On est en bonne compagnie.
D'ailleurs, il m'est, je crois, permis,
Et tous les bons cœurs en conviennent,
D'avoir sous les bras deux amis
Qui depuis vingt ans me soutiennent.

ADRIEN.

Voilà de la reconnaissance.

FÉLIX.

Et de la philosophie.

HÉLOÏSE.

Allons vite, mesdemoiselles, le couvert dans l'atelier.

LES JEUNES GENS.

Oui, oui, le couvert.

(Les ouvrières sortent.)

ADRIEN.

A propos, mon jeune pharmacien, savez-vous que j'ai été bien inquiet pour vous?

FÉLIX.

Pourquoi donc ça?

ADRIEN.

Comment, pourquoi? on m'avait dit...

FÉLIX.

Que j'avais été malade, c'est vrai.

ADRIEN.

Non, non, que la rhubarbe avait manqué cette année, et vous sentez...

ADÉLAÏDE et HÉLOÏSE.

Ah! le méchant! est-il méchant!

FÉLIX.

Toujours mauvais plaisant.

(On entend l'orgue de Barbarie.)

HÉLOÏSE.

Qu'est-ce que c'est que ça?

ADRIEN.

C'est l'homme aux chansons.

ADÉLAÏDE.

Ah! oui, le Turc...

ADRIEN.

Un cahier vous serait-il agréable?

HÉLOÏSE.

Je crois bien!

ADÉLAÏDE.

Quand ce ne serait que pour égayer notre dessert.

AUGUSTE.

Mais jamais il ne pourra jeter cela jusqu'ici.

ADRIEN.

Lui, avec un caillou il ne manque jamais son coup. (Appelant.) Eh! Turc? ici. (On entend aboyer un chien.) C'est pas toi, animal! c'est l'autre; dites donc, l'homme, allez... Vous allez voir comme il est adroit. (On entend au-dessous casser les vitres.) Il n'en a pas été loin, c'est ici dessous.

HÉLOÏSE et ADÉLAÏDE.

Ah! bon Dieu, il a cassé une vitre chez le propriétaire.

AUGUSTE, à la fenêtre.

Recommencez!

HÉLOÏSE.

Comment, recommencez! heureusement il n'est pas chez lui, mais ce soir nous n'avons qu'à bien nous tenir.

(Un cahier de chansons tombe au milieu de la chambre; Félix jette l'argent.)

AUGUSTE.

Voyons, voyons, bon, voici justement la romance à la mode.

ADRIEN.

Le jeune pharmacien va la chanter, lui qui chante comme une ser... inette.

ADÉLAÏDE.

C'est l'air du solitaire, vous la savez?...

FÉLIX, le cahier à la main.

AIR du Solitaire.

Qu'est-ce qui de la figure
Observ' l' moins les traits?
Qu'est-ce qui de la nature
Connaît l' mieux les secrets?
A la chaleur trop forte,
Qui, queq'fois, brûl' not' sang,
Qu'est-ce qui bien vite apporte
Un r'méde adoucissant?
C'est l'apoth...

Décemment, je ne peux pas achever.

TOUS.

Ah!

(On se moque de lui.)

C'est l'apothicaire,
Qui sait tout,
Qui voit tout.

(Ils rient.)

Ah! ah! ah!

FÉLIX.

Tenez, nous ferions bien mieux d'aller aider ces demoiselles à mettre le couvert.

AUGUSTE.

Volontiers!

HÉLOÏSE.

Messieurs, je vous recommande...

AUGUSTE.

Ah! un enfant de Thémis.

FÉLIX.

Et d'Esculape!...

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, excepté AUGUSTE et FÉLIX.

HÉLOÏSE.

A propos, monsieur Adrien, vous ne savez pas? nous avons une nouvelle apprentisse, une espèce de bégueule...

ADRIEN.

Bah!...

ADÉLAÏDE.

Ce qui ne l'empêche pas d'avoir reçu une déclaration d'amour d'un jeune homme qui vient ici.

ADRIEN.

Oui-da?

HÉLOÏSE.

Si nous pouvions savoir où elle l'a mise? dans son sac peut-être.

ADÉLAÏDE.

Ah ben oui! dites donc dans son corset, c'est plus près du cœur.

HÉLOÏSE.

Voyons toujours.

ADRIEN, à part.

Sont-elles bonnes! sont-elles bonnes!

(Héloïse est au même moment interrompue par le bruit qu'elle entend.)

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, AUGUSTE, FÉLIX.

FÉLIX.

Quand ces dames voudront, elles sont servies. Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc là? et le déjeuner?

ADRIEN.

Chut! il s'agit d'une intrigue amoureuse, procédons à l'ouverture du sac.

TOUS.

Voyons, voyons.

ADRIEN.

Silence, mesdames! (Il pose la main dans le sac avec gravité et la retire précipitamment.) Oh! qu'est-ce qui me pique là?

HÉLOÏSE.

Une épingle?

ADRIEN, retirant une écrevisse du sac.

Non pas, c'est une écrevisse.

(On rit.)

ADÉLAÏDE.

Elle aura rapporté ça du souper de sa marraine, dont c'était hier la fête.

ADRIEN.

Des marrons, des croquets! c'est un garde-manger que ce sac-là! Voici le poulet enfin.

(Il tire la lettre écrite par madame Dupont.)

HÉLOÏSE.

Si le jeune homme écrit comme il parle, ça ne laissera pas que de faire.

ADRIEN, après avoir ouvert.

C'est une écriture de femme.

ADÉLAÏDE.

Vrai? alors c'est la réponse de la jeune personne au jeune homme, ça sera encore bien plus amusant.

HÉLOÏSE.

Je crois bien!

ADRIEN.

Voyons; lettre de la jeune personne au jeune homme! (Lisant.) « Mossieu... les reproches que « j'ai ressu... » Ah! par deux *ss*... Ces pauvres femmes!

HÉLOÏSE.

Eh bien! est-ce qu'il n'en faut qu'une?...

ADÉLAÏDE.

Ça ferait resu...

FÉLIX.

Il n'en faut pas du tout, ma belle.

HÉLOÏSE.

Pas du tout? Ah! par exemple, ça ferait réu.

ADRIEN.

Allons, continuons, car je meurs de faim.

« Que j'ai ressus de vous ce matin, m'ont fait un « mal, que j'en ai encore les yeux rouges. Si j'ai « pas répondu à votre laitre, ça n'est pas pour « haute chausse... que ce que je vous ai dit... » (A part.) Ah çà mais... plus j'avance, plus il me semble reconnaître...

HÉLOÏSE.

Quoi donc?

ADRIEN.

Rien, rien. (A part.) Impossible, elle est à Noyon; (riant.) c'est que c'est absolument son écriture et son orthographe.

FÉLIX.

Eh bien! continuez donc, c'est fort plaisant, ma foi.

ADRIEN, à part.

Oui, plaisant. (Haut.) M'y voilà, attention. « Coyez sûr que je ne suis pas une ingrate... « car, can la Picarde aime, elle aime bien. » (Surpris.) La Picarde! « et je suis de Noyon. » (A part.) De Noyon! plus de doute, c'est elle, c'est ma femme; ah! pauvre Adrien!

FÉLIX.

Eh ben! qu'est-ce que c'est donc? il ne rit plus; et cette lettre?

ADRIEN.

Cette lettre! cette lettre! est-ce qu'elle vous regarde? Au bout du compte, j'ai réfléchi, moi; ce que nous faisons est indiscret.

HÉLOÏSE.

V'là qu'il s'en aperçoit à présent!

FÉLIX.

Il est bientôt temps.

ADÉLAÏDE.

Donnez-la-moi, je vais l'achever.

ADRIEN.

Non, je la garde; je suis bien aise de la remettre moi-même à celui à qui elle est adressée.

HÉLOÏSE.

Vous ne le connaissez seulement pas.

ADÉLAÏDE.

Il va le connaître, car je l'entends qui monte.

ADRIEN.

Il monte? Mes petits chats, je voudrais lui parler, seul à seul, en particulier.

AUGUSTE, bas à Héloïse.

Il y a quelque chose là-dessous.

FÉLIX, bas à Adélaïde.

Je crois qu'il en tient pour la petite Noyonnaise.

AIR: Quelle singulière aventure.

Que lui passe-t-il dans la tête?
Le voilà tout déconcerté;
Quel vertigo soudain arrête
Et sa lecture, et sa gaîté?

ADRIEN, à part.

Il n'y manque que son paraphe;
On peut, à la femme qu'on a,
Passer des fautes d'orthographe,
Mais pas de cette force-là.

TOUS, rentrant.

Que lui passe-t-il par la tête? etc.

SCÈNE XX.

ADRIEN, seul.

Ma femme à Paris! si c'était pour courir après moi, passe encore; mais il paraîtrait que ce n'est pas positivement... Quoi! parcequ'au lieu de rester absent quinze jours, je reste quinze mois, madame perd patience, abandonne la maison, et s'en vient...! Mais, minute... je le connaîtrai, cet époux par intérim... Eh! morbleu!...

SCÈNE XXI.

ADRIEN, HIPPOLYTE.

HIPPOLYTE, le visage défait, les yeux rouges.

Oh! là, là, qu'est-ce que je vais apprendre?

ADRIEN, reconnaissant son neveu.

Eh bien! en voici bien d'une autre! qu'est-ce que ça veut donc dire?

HIPPOLYTE.

Mon oncle!

ADRIEN.

Ce serait lui qui...?

HIPPOLYTE.

Est-ce qu'il saurait...?

ADRIEN, prenant le ton sévère.

Que venez-vous faire ici, monsieur?

HIPPOLYTE.

Dame! mon oncle, il n'y a pas de mal, puisque vous y êtes!

ADRIEN.

J'y suis, j'y suis, sûrement j'y suis; mais c'est pour vous surveiller.

HIPPOLYTE.

Vous savez donc?

ADRIEN.

Oui, monsieur le coureur.

HIPPOLYTE.

Je ne cours pas, mon oncle, c'est un amour honnête et légitime.

ADRIEN.

Légitime? et pour qui donc prenez-vous le mari, petit drôle?

HIPPOLYTE.

Le mari!... Thérèse n'est pas...

ADRIEN.

Ah! c'est Thérèse qu'elle s'appelle à présent? A Paris, ces femmes de province changent de nom comme de maris.

HIPPOLYTE.

Elle serait mariée?

ADRIEN.

Oui, monsieur, et à un homme respectable et sensible... beaucoup plus sensible qu'il ne le croyait lui-même.

HIPPOLYTE.

Ah! j'vois c' que c'est... v'là l' grand secret

qu'elle n'osait pas me dire... Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'aurait dit ça?

ADRIEN.

Mauvais sujet...

HIPPOLYTE.

Dame! est-ce que je savais qu'elle était mariée, moi? quand même, elle ne m'a jamais dit ponctuellement qu'elle payait ma tendresse de la réciproque.

ADRIEN.

Et cette lettre écrite de sa main?

HIPPOLYTE.

A moi?

ADRIEN.

Oui, monsieur, à vous.

HIPPOLYTE.

J' disais bien qu'elle savait lire, puisqu'elle écrit.

ADRIEN, lisant.

« Car, quand la Picarde aime, elle aime bien, et je suis de Noyon. »

HIPPOLYTE, sautant de joie

Il y aurait ça?

ADRIEN.

Oui, monsieur; mais, encore une fois, songez à son époux.

HIPPOLYTE.

Tiens, ça le regarde.

ADRIEN.

Petit effronté! et si je vous disais, monsieur, que cette femme perfide, qui trahit un mari respectable, qui donne à l'hymen un croc-en-jambe dont il ne se relèvera jamais... que cette femme est la mienne!...oui, monsieur, la mienne, madame Dupont, votre tante.

HIPPOLYTE.

C'est-il Dieu possible! Comment, celle que j'aime et qui m'aime, c'est ma tante?

ADRIEN.

Un peu, mon neveu... Eh bien! qu'en dis-tu?

HIPPOLYTE.

Je ne peux pas vous dire que je le savais. Dame! mon oncle, je vous demande ben excuse de ce qui s'est passé.

ADRIEN.

Comment, de ce qui s'est passé?

HIPPOLYTE.

Mais, tout d' même, vous m'avez ôté une fameuse épine de dessus la poitrine, car je vous assure que je croyais qu'elle ne m'aimait pas.

ADRIEN.

Eh bien! qu'est-ce qu'il dit donc? qu'importe qu'elle vous aime, puisque c'est votre tante?

HIPPOLYTE.

C'est égal, elle m'aime.

ADRIEN.

Comment, c'est égal?

HIPPOLYTE.

Oui, je suis fâché que ce soit ma tante, parceque ça empêche qu'elle soit ma femme; mais je suis toujours bien aise qu'elle m'aime. Qui sait si, à force d'attendre...?

ADRIEN.

Oui! (lui donnant un soufflet.); tiens, voilà pour prendre patience.

HIPPOLYTE, portant la main.

O amour! voilà de tes coups!

ADRIEN.

Dis-moi vite où je pourrais la trouver.

HIPPOLYTE.

Ici, mon oncle.

ADRIEN.

Bon, au déjeuner, là-dedans, elle y est sans doute.

(Il entre précipitamment dans le cabinet.)

SCÈNE XXII.

HIPPOLYTE, seul.

AIR du Quatuor de Joconde; quand on attend sa belle.

Si piquante et si belle,
Que ma tante est cruelle,
De m'avoir fait un s'cret,
Du mari qu'elle avait!

(Il est interrompu par une vive querelle qui a lieu dans le cabinet.)

HIPPOLYTE.

Ah! v'là qu' ça commence! Ah! mon Dieu! comment ça va-t-il finir? Pourvu que mon oncle, qui est en train de taper... n'aille pas... je suis sûr que ça finira mal. (On entend de grands éclats de rire.) Tiens... (Il prête l'oreille, et Thérèse, qui sort précipitamment, lui pousse la porte sur le nez.) Oh! là, là.

SCÈNE XXIII.

HIPPOLYTE, THÉRÈSE.

THÉRÈSE.

C'est pour vous que je viens, monsieur Polyte.

HIPPOLYTE.

Merci!

THÉRÈSE.

On m'a dit que vous étiez là.

HIPPOLYTE, à part.

Dire que c'est là ma tante!

THÉRÈSE.

Eh bien! v'là de bonnes nouvelles, j'espère?

HIPPOLYTE, à part.

Elle appelle ça bonnes!

THÉRÈSE.

Comme vous me regardez! vous v'là encore avec vos yeux de tantôt, vous ne me dites rien; est-ce que c'est d'avoir trouvé votre oncle ici, qui vous rend triste comme ça?...

HIPPOLYTE, avec l'accent d'un désespoir concentré.

Non, madame!...

THÉRÈSE, *étonnée.*

Madame!

HIPPOLYTE.

C'est d'avoir trouvé ma tante.

THÉRÈSE.

Pourquoi donc? ça doit, au contraire, vous faire plaisir; est-ce que vous ne la trouvez pas aimable?

HIPPOLYTE.

Que trop, et c'est bien ce qui me désole.

THÉRÈSE.

Je ne vous comprends pas.

HIPPOLYTE, *surpris.*

Ah çà, ça vous est donc égal, à vous?

THÉRÈSE.

A moi? au contraire, j'en suis bien contente.

HIPPOLYTE.

Ça ne vous empêchera donc pas de m'aimer?

THÉRÈSE.

Moi? du tout, puisque votre oncle y consent.

HIPPOLYTE, *avec une joie mêlée de surprise.*

Si mon oncle y consent!... Ah bien! c'est de tout-à-l'heure. Mais si ça l'arrange, tant pis, je vous adore.

THÉRÈSE.

Comment, tant pis?

HIPPOLYTE, *se jetant à ses genoux.*

Oui, mon adorable tante!

THÉRÈSE, *riant.*

Sa tante!...

HIPPOLYTE.

Vous voyez un amant qui ne s'étourdit pas sur les liens criminels qui l'unissent à vous; mais c'est égal...

THÉRÈSE.

Il me fait peur.

(*On entend le chœur suivant dans la coulisse.*)

CHOEUR.

AIR de Jeannot et Colin.

Allons, que l'on s'embrasse,
Plus d' débats (*bis.*) entre vous;
Qu' le r' proche fasse place
Aux transports (*bis.*) les plus doux.

HIPPOLYTE, *à Thérèse.*

Je m' moque qu' ça déplaise,
Comm' de Colin-Tampon;
J'aimais mam'selle Thérèse,
J'aim'rai madame Dupont.

SCÈNE XXIV.

LES MÊMES, ADRIEN, AUGUSTE, FÉLIX, CAROLINE, HÉLOISE, ADÉLAIDE et LES AUTRES OUVRIÈRES.

CHOEUR.

Allons, que l'on s'embrasse, etc.

ADRIEN.

Eh! viens donc, mon ami, que je t'embrasse aussi; le mal n'est pas si grand que je croyais, mon garçon, nous arrangerons tout ça; va aussi embrasser ta tante...

HIPPOLYTE, *embrassant Thérèse.*

Il le veut bien! il le veut bien!

ADRIEN.

Eh bien! es-tu fou? la voilà ta tante, madame Dupont (*montrant Caroline.*), ma femme, ma bien-aimée; car Dieu sait que je n'ai jamais cessé de la porter dans mon cœur.

CAROLINE.

C'est ce que nous verrons plus tard.

HIPPOLYTE.

Il ne manque plus qu'une chose à mon bonheur, c'est de savoir ce que cela veut dire.

THÉRÈSE.

C'est une lettre qui a fait cette méprise... Je vous expliquerai ça.

SCÈNE XXV.

LES MÊMES, Mlle GERVAIS.

MADEMOISELLE GERVAIS, *furieuse.*

Ah! ah!

TOUS.

Mam'selle Gervais!

(*Mouvement général, pendant lequel Hippolyte va se cacher dans le cabinet.*)

MADEMOISELLE GERVAIS, *furieuse.*

Ah! je vous y prends.

AIR : Vive le vin de Ramponeau.

J'en étais sûre,
Et j'accourais
Confondre l'imposture.

TOUTES, *jouant la surprise.*

Nous avons l'air coupables, mais...

MADEMOISELLE GERVAIS.

Je vous dis que je le savais;
Paix!

LES JEUNES GENS.

Vous ne crieriez pas si fort
Si vous étiez encor
Comme ces demoiselles.

MADEMOISELLE GERVAIS.

Taisez-vous, impertinents!

TOUTES.

Vous avez eu vingt ans...

MADEMOISELLE GERVAIS.

Taisez-vous, péronnelles.
(*Aux jeunes gens.*)
Sortez d'ici;
(*Aux ouvrières.*)
Et vous aussi.

LES OUVRIÈRES.

Quoi! pour des bagatelles?

LES JEUNES GENS.

Nous sommes prêts à sortir; mais
Ouvrez-nous la porte.

MADEMOISELLE GERVAIS.

J'y vais.

(On frappe à la porte.)

Paix!

(Aux jeunes gens.)

Pas de doute, c'est le propriétaire qui aura su que vous étiez ici, et qui monte, furieux, me donner mon congé; voyez à quoi vous m'exposez!

HÉLOÏSE.

Et la vitre!

AUGUSTE.

Nous sommes désolés!

FÉLIX.

Désespérés!

ADRIEN.

Mortifiés!

SCÈNE XXVI.

LES PRÉCÉDENTS; LE PROPRIÉTAIRE, en dehors.

LE PROPRIÉTAIRE.

Mam'selle Gervais?...

MADEMOISELLE GERVAIS.

C'est lui, j'en étais sûre.

VAUDEVILLE, chanté à mi-voix.

AIR nouveau de M. Blanchard.

Paix! paix! dérobons-nous
A la colère
Du propriétaire.

(On frappe plus fort.)

Paix! paix! l'entendez-vous?
J'ai mon congé s'il vous surprend chez nous.

ADRIEN, FÉLIX et AUGUSTE, et LES OUVRIÈRES.

Nous bravons ses coups;
C'est votre colère
Qui nous désespère,
Nous pardonnez-vous? (*ter.*)

MADEMOISELLE GERVAIS.

Non, messieurs, non; après ma défense...

(On frappe.)

MADEMOISELLE GERVAIS.

Oui, oui; mais taisez-vous;
A l'œil sévère
Du propriétaire,
Paix! paix! dérobons-nous;
J'ai mon congé s'il vous surprend chez nous.

ENSEMBLE.

MADEMOISELLE GERVAIS, à part.

J'ai mon congé si je ne file doux.

TOUS.

Grace au congé, comme elle file doux!

HIPPOLYTE, sortant du cabinet avec une serviette et une cuisse de perdrix à la main.

Eh bien! vous n'entendez donc pas qu'on frappe?

MADEMOISELLE GERVAIS.

Encore un! D'où sortez-vous?

HIPPOLYTE.

D'un' perdrix aux choux,
Là-d'dans, mad'moiselle,
J' viens d' manger un' aile;
Me l'pardonnez-vous?

MADEMOISELLE GERVAIS.

Comment! vous vous êtes permis... et vous voulez...?

(On frappe.)

Oui, oui; mais taisez-vous, etc.

THÉRÈSE, au public.

Le bruit qu' chacun d' vous
Ici pourrait faire
S'rait un' preuve claire
Qu' nous sommes chez nous.

LE PROPRIÉTAIRE, frappant.

Mademoiselle Gervais?... si vous n'y êtes pas, dites-le, et que ça finisse.

THÉRÈSE.

Paix! paix! sauvez-nous tous
De la colère
Du propriétaire.
Paix! paix! nous d'sirons tous
N'avoir congé ni de lui, ni de vous.

CHOEUR.

N'avoir congé, etc.

(Tout le monde se retire sur la pointe du pied dans la chambre de mademoiselle Gervais, et le rideau tombe aux coups redoublés du propriétaire.)

FIN DES COUTURIÈRES.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

Les Lusiades, poëme de Camoëns, traduction de Millié, avec beaucoup de notes. 2 vol. in-8°, beau papier, Didot. 6 fr.

Montesquieu met cet ouvrage à côté de l'Iliade et de l'Odyssée.

Mémoires de Constant, valet de chambre de Napoléon. 6 vol. in-8°, pap. fin très beau, brochés, satinés, couvertures imprimées. 10 fr., au lieu de 45 fr.

On a dit qu'il n'était point de héros pour son valet de chambre; le mot est vrai, si l'on a voulu dire que les plus grands hommes, vus de près, avaient aussi leurs faiblesses; mais ces curieux et intéressants *Mémoires*, si pleins de révélations privées, prouveraient bien la fausseté de cette maxime, si l'on pouvait vouloir persuader, d'après elle, que Napoléon, vu de près, est moins digne d'intérêt historique. Les souvenirs sont la partie la plus curieuse de la collection des Mémoires contemporains.

Mémoires du marquis de Feugueires, lieutenant général sous Louis XIV. 4 vol. in-12 de plus de 400 pages chaque, 5e édition. 3 fr.

Malgré le temps qui s'est écoulé depuis que ce livre est fait, il peut encore servir à nos officiers, par les observations judicieuses qu'il contient sur l'art de la guerre: c'est un excellent manuel à leur offrir.

Mémoires relatifs a la Révolution, par Bouillé, Dumouriez, Dussaulx, Linguet, Louvet, Necker, Norwins et Rabault de Saint-Étienne. 14 vol. in-18, fig. 7 fr.

Mémoires sur l'impératrice Joséphine, ses Contemporains, la Cour de Navarre et de la Malmaison. 3 vol. in-8°, 2e édit. 6 fr., au lieu de 21 fr.

Mémorial du Chimiste manufacturier, traduit de l'anglais sur la 3e édition de Makensie, avec des augmentations. 3 vol. in-8° bien impr. sur beau pap., ornés de jolies planch. 5 fr., au lieu de 21 fr.

Ce livre est si concis et si précis, qu'il peut être compris de tout le monde.

Œuvres choisies de Beaumarchais, ses 6 pièces de théâtre, préfaces, lettres, critiques et poésies. 3 vol. in-12, impr. sur papier vélin par Didot aîné. 4 fr., au lieu de 15 fr.

Œuvres complètes de Picard, de l'Académie française. 11 vol. in-8°, y compris le vol. du théâtre républicain, beau papier, imprimé par Didot, orné du portrait de l'auteur. 55 fr. — Le tome 11 se vend séparément 5 fr.

Il reste peu d'exemplaires de ce bon livre.

Œuvres de Buffon, avec les suites données par nos plus célèbres naturalistes, édition publiée par Sonnini. 127 vol. in-8°, ornés de 1150 planches coloriées avec beaucoup de soin, satinés. Net, 300 fr., au lieu de 2,000 fr.

Idem, avec les 1150 figures noires, 150 fr.

Cette belle et grande collection, qui a demandé le concours de tant de savants distingués dont elle a servi à accroître encore la réputation, avait été maintenue à un prix que justifient bien, du reste, les dépenses énormes nécessitées par sa fabrication. Je viens de lui faire subir un rabais qui en facilitera l'acquisition aux amateurs qui ne se la seraient point encore procurée; le petit nombre d'exemplaires qui me restent, me force à ne maintenir ce rabais que jusqu'au 1er janvier prochain; passé cette époque, l'ancien prix sera rétabli.

Œuvres de Collin d'Harleville. 8 vol. in-18, 12 fig. 6 fr.

Œuvres de Condillac, nouvelle édition, revue et corrigée par l'auteur. 23 vol. in-8°, planches et portrait. 25 fr.

Œuvres de d'Aguesseau. 13 vol. in-4° br. 50 fr.

Œuvres d'Alexandre Duval, imprimées sur beau papier par Didot. 9 forts vol. in-8°, portrait. 20 fr., au lieu de 63 fr.

Le roi en a pris 12 exemplaires pour ses bibliothèques particulières.

Œuvres de Hoffman. 10 forts et beaux vol. in-8°, portrait. 25 fr., au lieu de 70 fr.

Tout le monde se rappelle les articles de ce fin et spirituel rédacteur du *Journal des Débats*.

Œuvres de Pigault-Lebrun. 22 forts vol. in-8°, y compris le Citateur et le Voyage dans le midi de la France, imprimés par Didot, sur très beau papier satiné; avec un beau portrait. Net, 66 fr., au lieu de 166 fr.

Chaque volume en contient quatre de l'édition in-12.

Œuvres complètes de Voltaire, notes de Beuchot. 60 forts vol. in-12 de 500 pages chaque. 40 fr.

Les mêmes, satinés. 60 vol. *idem*, 100 fig. 50 fr.

Idem. 60 vol., papier vélin satiné, 100 jolies gravures. 60 fr.

Il reste peu d'exemplaires de ce livre.

Œuvres de Winkelmann, contenant: l'Histoire de l'art chez les anciens, 3 vol.; l'Allégorie, 2 vol., Remarques sur l'architecture chez les anciens, 1 vol.; Lettres sur les découvertes faites à Herculanum, etc., 1 vol.; Pièces sur les arts, 1 vol.; en tout, 8 vol. in-8°, ornés de 27 grav., 54 sujets. 18 fr.

Les principes développés par Winkelmann ont opéré une véritable révolution dans le goût. Nulle part ailleurs on ne saurait trouver autant d'idées neuves, autant d'explications plausibles, autant de faux jugements rectifiés. Ses œuvres sont pour les amateurs le meilleur Cicerone, et doivent servir comme de dictionnaire aux artistes.

Rabelais analysé, ou Explication de 76 fig. gravées pour ses œuvres par les meilleurs artistes du siècle dernier, augmenté des clefs des principaux commentateurs; par Francisque Michel. 1 vol. in-8°, orné de 76 belles fig. broch., impr. par H. Fournier sur beau pap. 9 fr., et cartonné, 10 fr.

Ces gravures vont à toutes les éditions in-8° de Rabelais.

Pour bien juger du mouvement des esprits au seizième siècle, il faut avoir lu Rabelais, et cependant assez peu de personnes le lisent. Cela tient sans doute à son style inintelligible pour beaucoup, à ses allusions inabordables pour presque tous. L'ouvrage de M. Michel est de nature à populariser Rabelais. Une collection de gravures conçues avec esprit et exécutées avec talent, lui sert à-la-fois de commentaire et d'ornement.

Revue Française, depuis 1828 jusques et y compris 1830, par une société de savants, avec cette épigraphe: *Et quod nunc ratio est, impetus ante fuit.* Ovide. 16 vol. in-8°. 20 fr., au lieu de 80 fr.

Tableau de Paris, par Mercier; 12 vol. in-8°. 15 fr. — *Idem*, 12 vol. in-12. 11 fr.

Théorie de la coupe des Pierres, par Frézier. 4 vol. in-4°, dont un de 114 planches. 15 fr., au lieu de 75 fr.

Imprimerie de Jules Didot l'aîné, n° 4, boulevart d'Enfer.


LIBRARY OF CONGRESS
0 021 100 815 5